Ewa Rzadkowska
(Warszawa)

LES PÈLERINADES À ERMENONVILLE ET "UNE NOUVELLE CRUSE DE CONSCIENCE EUROPÉENNE" (EN MARGE DU CULTE DE J.-J. ROUSSEAU ENTRE 1778 ET 1830)

On a débattu, bien des fois, le problème du culte de Jean-Jacques après sa mort et les manifestations de ses nombreux adeptes se rendant en Suisse, en Savoie et à l'Ile des Peupliers près de Paris. Ce sont surtout "les pélerins d'Ermenonville" qui ont attiré l'attention des chercheurs, à cause de leur nombre et de l'assiduité de trois générations auprès du sarcophage de Rousseau[1].

Ces voyages à pied, à cheval, en chaise de poste ou en carosse, sont un phénomène culturel de grande importance, et dont certains aspects restent toujours dans l'ombre. Il semble que les dix-huitiémistes sousestiment l'expression littéraire de nombreux "pélerinages" qui représentent une grande variété et un mélange de styles et de formes si caractéristiques de l'époque trouble appelée récemment "une nouvelle crise de conscience européenne"[2]. Une approche de ce genre n'est pas pourtant mon objectif, et le caractère même du présent article ne demande rien d'autre que de cerner le fait humain dans toute sa richesse. Je l'examine comme un témoignage des inquiétudes qui se dessinent en filigrane derrière la manifestation du culte de la plus grande autorité morale de l'époque.

En premier lieu, indépendemment de l'hommage rendu à Rousseau, il s'agit de la discussion menée par les partisans des jardins français et

[1] Voir dans *Le préromantisme français* d'André Monglond (Grenoble, 1930), t. 2, le premier chapitre: "Les Pèlerins d'Ermenonville" et surtout le § 7: "L'Ile des Peupliers"; dans la *Naissance de la conscience romantique au siècle des Lumières* de Georges Gusdorf (Paris, 1976), 2e partie chap. VI: "Ville, campagne, jardin"; dans *Jean-Jacques Rousseau en France après la Révolution* de Jean Roussel (Paris 1972), Ière partie, chap. I: "La fête de vendémiaire an III; IIIe partie, chap. III: "Les Pèlerins de l'idéal et du romanesque".

[2] Cf.: Louis Trénard: *Une nouvelle crise de conscience auropéenne 1760-1820,* dans "Cachiers d'histoire littéraire comparée" 1978, n° 3. Paris, l'Université de la Sorbonne Nouvelle.

 PL ISSN 0023—589X

ceux des parcs anglais. Il va sans dire que ces derniers recherchent leurs arguments aussi bien dans la *Nouvelle Héloïse* que dans la visite des vastes terrains transformés par le seigneur d'Ermenonville en "paysage intéressant", où bientôt l'Ile des Peupliers constituera le centre. La portée de cette discussion étant bien connue et ses origines philosophiques suffisamment mises en relief par bien des chercheurs et critiques, je me bornerai à la présentation des textes les plus significatifs du point de vue socio-culturel. La génération qui se passionne pour l'Elysée de Julie d'Etanges et les jardins du marquis de Girardin commence ses voyages à Ermenonville avant même l'installation de Jean-Jacques dans le petit pavillon à l'entrée du parc, et jusqu'à la Révolution le problème de la nature plus ou moins arrangée constitue le fond de la querelle dont Rousseau reste toujours l'autorité le plus souvent invoquée. Dès le Directoire, des survivants de l'ancien régime vont parfois puiser leurs arguments contre les "philosophes" dans les textes oubliés de la querelle des jardins, et cette tactique se laisse voir tout au long du premier quart du XIXe siècle.

La Révolution de 1789 ne semble pas décourager "les pélerins d'Ermenonville" qui continuent toujours leurs voyages après la translation des cendres de Rousseau au Panthéon en 1794. Mais, cette fois, on est loin des controverses de la période précédente, sur le beau natural et artificiel même si celles-ci recelaient un arrière-fond de philosophie. Il s'agit plutôt de confronter l'actualité, souvent tragique, avec la doctrine politique et l'enseignement moral du grand réformateur. Le sarcophage de Rousseau sert donc de sanctuaire laïque aux fervents et aux déçus. Mais, en même temps, les symptômes du "mal du siècle" se manifestent dans ces textes nourris parfois aux sources anglaises.

Et c'est cette attitude caractéristique du romantisme des années dix et vingt du XIXe siècle qui va pousser de nombreux admirateurs de Jean-Jacques vers l'Ile des Peupliers, bien que ses restes reposent en tout honneur au Panthéon. Ce lieu privilegié se pare de tous les attraits chers aux âmes sensibles, et, en plus, il acquiert ce que Jean Roussel qualifie de "valeur magique"[3]. Et ce ne sont pas seulement des isolés, des insatisfaits, des rêveurs qui y accourent. Toujours, selon Roussel, "ces nombreuses promenades semblent avoir un caractère quasi populaire: l'expérience des poètes, dans les lieux consacrés par Rousseau, si exceptionnelle qu'elle leur paraisse, trouve son analogie dans la vie « collective »"[4].

Si l'on envisage donc les relations des "pélerinages" laissées dans de nombreuses brochures et dans les traités, plus ou moins longs, on constate, en premier lieu, un considérable élargissement du public auquel sont adressés ces messages. Avant 1789, c'étaient surtout des nobles ou des bourgeois enrichis, propriétaires des châteaux et des grandes résidences, que la discussion sur le style des jardins pouvait intéresser. Pendant la Révolution, les auteurs visent un public se récrutant surtout dans la population de Paris et des villes de province, et ils cherchent moins à persuader qu'à poser des questions, à suggérer des enseignements découlant des oeuvres de Jean-Jacques, à lier un dialogue parfois angoissant avec tous les hommes de bonne volonté. L'alphabétisation massive dans les premières décennies du XIXe siècle facilitant la circulation des livres, il s'en suit tout un flot de nouvelles tendances offertes aux nombreux lecteurs des

[3] J. Roussel, op. cit., p. 480.
[4] Ibidem p. 481.

diverses couches de la société, où "un climat trouble" ou "un clair-obscur désenchanté" n'apparaissent pas toujours[5]. Les pélerinages à Ermenonville, tout en se vouant à la cause de la mélancolie et des extases mystiques, contiennent bien des problèmes liés avec la vie quotidienne de la France, mais surtout s'intéressent à la signification du passé, des années révolutionnaires et de l'époque impériale. Rousseau reste donc ce point de référence vers lequel se tournent les regards inquiets; il représente toujours cette autorité morale qu'on consulte face aux conflits sociaux et politiques du temps.

La première description d'Ermenonville date de l'année 1776 et c'est l'architecte Jean-Marie Morel qui la fait dans sa *Théorie des jardins*[6], fier de "briser enfin les entraves de la routine"[7] et de donner à la France un modèle nouveau où il s'agit de transformer complètement l'entourage des domaines seigneuriaux. Il s'adresse, bien sûr, à tous ceux qui peuvent se permettre de payer ses services, et il leur propose, au choix, le style "symétrique, poétique, romanesque, pastoral, imitatif"[8]. Comme ce sont des gens cultivés, Morel en parlant de son travail accompli à Ermenonville, le compare à l'art créateur de poète et de peintre: "Le pays, déclare-t-il, est une grande machine qui exige beaucoup d'imagination et des talents supérieurs; il est dans cet art ce que le Poème épique est dans la Poésie. L'Artiste qui se livre de préférence à cette espèce de Jardin, est autant au-dessus de celui qui s'attache aux autres, que le peintre d'Histoire est au-dessus du peintre de genre"[9].

Il est facile de repérer, à travers tous ces raisonnements, la formation classique de l'architecte, tandis que l'absence d'allusions à l'oeuvre de Jean--Jacques semble le placer, malgré l'originalité du projet du parc d'Ermenonville, parmi d'habiles techniciens obéissant à la mode.

C'est le marquis de Girardin qui, en admirateur de Rousseau et des jardins anglais, tâche dans son traité *De la composition des paysages* (1777)[10] de concilier la nature et la culture, sans blesser pour autant les goûts traditionnels. Ce compromis, dû sûrement à la connaissance des théories esthétiques de l'abbé Batteux, lui fait dicter à ses lecteurs des conseils, bien prudents: "c'est la NATURE CHOISIE que vous devez tâcher d'introduire et de disposer dans toutes vos compositions (...) Un paysage, une scène poétique, est une situation choisie ou créée par le goût et le sentiment"[11]. René-Louis de Girardin n'a emprunté à Jean-Jacques, qu'il va bientot inviter dans son domaine, que ce qu'il y a de plus superficiel et de plus spectaculaire, comme d'ailleurs le montre sa description idyllique du travail du laboureur satisfait d'avoir "**du moins** échappé à l'ennui"[12] (c'est moi qui souligne, E. R.). Il formule avec conviction son credo sensualiste dans le chapitre: *Du pouvoir des paysages sur nos sens, et par contre-coup sur notre âme,* et invite les parisiens de faire une visite guidée de son parc, où "cette espèce d'Elysée semble fait pour le bonheur paisible, et les vraies jouissances de l'âme"[13].

---

5 L. Trénard, op. cit., p. 40.
6 Jean-Marie Morel, *Théorie des jardins,* Paris 1776.
7 J. M. Morel, op. cit., p. 1.
8 Ibidem p. 261-262.
9 Ibiden p. 236.
10 Rene-Louis de Girardin, *De la composition des Paysages,* Genève et Paris, 1777.
11 R. L. de Girardin, op. cit., p. 64.
12 Ibidem p. 55.
13 Ibidem p. 52.

Mais c'est l'établissement de Jean-Jacques à Ermenonville et sa mort suivie de l'inhumation dans l'Ile des Peupliers qui marquent le début des voyages appelés bientôt pélerinages. Dans cette première phase pré-révolutionnaire le souvenir du grand homme est parfois relégué au second plan, et semble servir de prétexte, pour permettre de continuer la querelle des jardins, recelant, bien sûr, d'autres problèmes.

Quelle fougue caractérise la *Lettre*[14] anonyme d'"une jeune dame de Paris" publiée en 1780, à Amsterdam! C'est dans ce pamphlet qu'éclate, dans toute sa crudité, la critique de la "situation pittoresque ou poétique"[15] créée à tant de frais et soins par le marquis de Girardin, et qu'il présente avec son sourire ingénu aux parisiens: "ici un temple champêtre dans le bois sacré; là des urnes dans le bocage, des inscriptions sur les chênes, d'heureuses cabanes sous les vergers, des groupes des bestiaux dans les prairies, les concerts des bergers auprès des fontaines (...)"[16].

Or, la jeune visiteuse n'hésite pas à appeler Ermenonville "ce cloaque célèbre"[17], et à conclure, après avoir fait un grand tour de la propriété: "Tout est ici victime de l'art dans le genre du cahos (sic). Et ce cahos artificieux y attriste encore bien davantage le regard, que dans tous les lieux brutes et incultes où l'on a laissé bonnement subsister l'ouvrage de la Nature. Parce que le local d'Ermenonville est par lui-même triste et affreux"[18]. Le nom de Rousseau n'apparait que deux fois dans ce texte révélateur: au début de la visite, où trois lignes suffisent à décrire son sarcophage: "Le tombeau d'un Ecrivain dont l'Europe entière a admiré les talens, peut y attirer quelques philosophes qui en révèrent la mémoire"[19] – et à la fin, où la condamnation du parc de Girardin est empruntée à une des lettres de la *Nouvelle Héloïse:* "Je voudrais (...) que les amusements des hommes eussent toujours un air facile qui ne fit point songer à leurs faiblesses; et qu'en admirant ces merveilles prétendues, on n'eût pas l'imagination fatiguée des sommes et des travaux qu'elles ont coûtés. Le sort ne donne-t-il pas assez de peines, sans en mettre jusques dans nos jeux?"[20].

Rares sont les visiteurs qui jugent aussi sévèrement l'ouvrage du Marquis de Girardin. Charles-Joseph Mayer, romancier et historien, dans son *Voyage à Ermenonville à M. le Comte Cassini* (1783)[21] s'extasie au souvenir de ce, lieu, et il appelle les jardins créés par le marquis "le livre d'un savant et d'un sage"[22] où l'on vient pour lire. Lézay-Marnézia dans le discours préliminaire de son *Essai sur la nature champêtre* (1787)[23] rappelle que "c'est au créateur d'Ermenonville qu'il appartient d'enseigner le premier aux Français à composer des paysages; quel confiance ne méritent pas les leçons d'un peintre qui a offert de si grands, de si beaux modèles?"[24]

---

[14] *Lettre écrite par une jeune dame de Paris à son retour d'Ermenonville à l'une de ses amies à la campagne,* Amsterdam 1780.

[15] R. L. de Girardin, op. cit., p. 124.

[16] Ibidem, p. 127.

[17] *Lettre d'une jeune dame,* p. 6.

[18] Ibidem, p. 9.

[19] Ibidem, p. 6.

[20] Ibidem, p. 13.

[21] Charles-Joseph Mayer, *Voyage d'Ermenonville à M. le Comte de Cassini, directeur d'Observatoire Royal de l'Ac. des Sciences,* dans: *Recueil amusant des voyages en vers et en prose,* Paris 1783.

[22] Ch. J. Mayer, op. cit., p. 295.

[23] Claude-François Adrien Lézay-Marnésia *Ussai sur la nature chempêtre.* Paris 1787.

[24] C. F. Marnésia, op. cit., p. 35.

Pour tous les deux, C.-J. Mayer et Lézay-Marnésia, le tombeau de Jean-Jacques est un lieu sacré, et ils décrivent des manifestations pathétiques des pélerins rendant leur hommage à celui qui "allume dans (leurs) âmes le feu de la sensibilité sans laquelle il n'est point de bonheur"[25].

Il semble qu'il faut placer dans les années qui précèdent la Révolution les premiers signes du culte par excellence romantique de Rousseau bien que le *Voyage à Ermenonville* de Pierre Le Tourneur (1788)[26] et la *Promenade ou itinéraire des jardins d'Ermenonville* de Stanislas de Girardin (1788)[27] citent aussi des cas de profanation de sa tombe.

Mais c'est toujours la discussion sur le style des jardins qui prend le dessus dans ces traités ou poèmes, destinés aux cercles des habitués des salons et des riches propriétaires. De ce point de vue, la plus caractéristique et la plus instructive est la relation déjà citée de Le Tourneur. Cet érudit, traducteur de Young, nous a relaté la longue dispute avec deux Anglais, compagnons de son pélerinage à l'Ile des Peupliers. Tous les arguments pour et contre le style français et anglais des jardins, débattus depuis des années, y figurent, et la différence des goûts reçoit finalement une explication psychologique ou caractérologique. Si l'on se rappelle la fameuse comparaison des deux nationalités dans la *Nouvelle Héloïse*, il est clair que les problèmes chers à Rousseau réapparaissent dans des écrits ayant pour but sa gloire posthume.

Personne n'a su, avant le plaidoyer pour Jean-Jacques de Pathey-Musset, dans les années vingt du XIXe siècle, analyser d'une façon aussi subtile le psychisme du grand solitaire. C'est le second thème de ce *Voyage,* aussi important que la dispute sur les jardins. Le Tourneur découvre chez Rousseau ce phénomène que nous appelons "la mémoire affective" et il le définit ainsi: "Le passé continuait de modifier pour lui le présent; et cet homme tout imagination et tout sentiment, avait un champ de jouissance et de souffrance, plus étendu que les autres hommes"[28].

Chez Le Tourneur la discussion esthétique et le jugement moral sur Rousseau trouvent une sorte d'équilibre, et, dans cette optique, "Ermenonville (...) n'appartient plus au marquis de Girardin; Rousseau l'en a dépouillé par sa mort, et en a pris une possession éternelle"[29]. Telle est la conclusion de l'auteur de cet émouvant témoignage écrit à la veille de la Révolution.

Après 1789 les visites à Ermenonville trouvent plus rarement leur expression littéraire, mais ce qui nous reste de ces relations dénote l'ambiguïté de plus en plus grande des consciences. Ceux qui vont rendre hommage à Rousseau, diffèrent beaucoup des pélerins de l'époque précédente, aussi bien par leur origine sociale que par la motivation des voyages. Il y en a qui passent par Ermenonville en mission, en exerçant des fonctions officielles. C'est le cas d'un révolutionnaire anonyme, se rendant avec ses collègues dans de nouveaux départements, pour décrire leur état économique et social, leurs coutûmes locales et les vestiges du passé glorieux conservés dans des archives. Sa description d'Ermenonville[30],

---

[25] Ch. J. Mayer, op. cit., p. 301.

[26] Pierre Le Tourneur, **Voyage à Ermenonville** dans J. J. Rousseau, *Oeuvres complètes,* Paris 1788, chez Poinçot, v. 1.

[27] Stanislas Girardin, *Promenade ou itinéraire des jardins d'Ermenonville,* Paris 1788.

[28] P. Le Tourneur, op. cit., p. 131.

[29] Ibidem, p. 166.

[30] Dans: *Voyage dans les Départements de la France,* par une Société d'Artistes et Gens de Lettres, enrichi de tableaux géographiques et d'estampes, 1792, l'an 4 de la Liberté.

59.519

LETTRE

ECRITE PAR UNE JEUNE DAME DE PARIS,

A son Retour d'Ermenonville,

A L'UNE DE SES AMIES

A LA CAMPAGNE.

A AMSTERDAM,

M. DCC. LXXX.

précédée d'une confession de foi révolutionnaire où le pathétique va de pair avec la naiveté, a pour nous une valeur de document. Le sarcophage de Rousseau exerce toujours son influence bénéfique sur les visiteurs: "Nous l'avons vu, cette tombe, elle est simple comme lui, auguste comme son génie, modeste comme ses jours. C'est l'autel de la nature. Il semble que l'auteur a puisé les conseils donnés au gouvernement d'introduire le Rousseau" [31]. Ce n'est sûrement dans les oeuvres du citoyen de Genève que Lavallée a puisé les conseils donnés au gouvernement d'introduire le plus vite possible "un costume général" [32] dans toutes les provinces, car "cette variété de costume est vraiment anticonstitutionnelle" [33]. On imagine difficilement Jean-Jacques condamnant les différences régionales et la beauté des habits des campagnards.

Le thermidor semble faciliter l'accès à Ermenonville, et les "pélerinages" effectués dans les dernières années du XVIIIe siècle font ressortir le contraste entre la doctrine de Rousseau et la pratique révolutionnaire. Joseph Michaud, dans la préface de son poème sur Ermenonville [34], adresse à son frère – soldat volontaire – une dramatique invocation, après avoir rappelé leurs veillées consacrées jadis à la lecture de Rousseau [35]: "Moins heureux que toi, je suis resté sur le sanglant théâtre des discordes civiles: tandis que le canon de l'ennemi grondait sur ta tête (...) ton frère était à Paris sous le glaive des assassins et des bourreaux; notre mère, qui forma nos coeurs aux vertus simples de la Nature, avait été jeté dans les fers (...)" [36]. Mais avec la translation des cendres de Jean-Jacques au Panthéon l'espoir renaît, et le poème de Michaud se pare de toutes les naivetés d'un messianisme avant la lettre, attribué aux rêves prophétiques de Rousseau [37].

Même les voyageurs aussi frivoles que le jeune Louis Damin qui va à cheval à Chantilly et à Ermenonville en 1791 pour satisfaire son goût de l'aventure et imiter la manière ironique de Stern, devient respectueux et grave devant le tombeau de Jean-Jacques: "En approchant du monument où reposent ses mânes, un saisissement religieux, un sentiment mêlé de respect et d'attendrissement, un saint enthousiasme s'empara de mon âme" [38].

De tous ces voyages de l'époque révolutionnaire le plus caractéristique est celui d'Arsène Thiébaut, jeune enthousiaste voué à la carrière admini-

---

La publication en 14 volumes est anonyme, et le nom de Lavallée, auteur de la description du département de l'Oise fut cité par A. Monglond dans son *Préromantisme*.

31 *Voyage dans les Départements...*, v. 1, p. 20.

32 Ibidem, v. 1, p. 5.

33 Ibidem, v. 1, p. 27.

34 Joseph Michaud, *Ermenonville ou le Tombeau de Jean Jacques* poème. Tiré à part de la Décade Philosophique, année 1794, tome III.

35 J. Michaud, op. cit., p. 3: "loin du tumulte des factions, Rousseau réunissait alors toutes nos affections et toutes nos pensées (...) son génie prophétique charmait nos veilles, en nous montrant dans l'avenir le triomphe de la liberté et de la vertu".

36 Ibidem, p. 3.

37 D'après Michaud, Rousseau voyait dans des rêves la France libérant l'humanité de la tyrannie et de l'injustice:

"Du haut de ces rochers son âme impatiente
S'élançait au-delà des siècles; et les temps
Déroulaient à ses yeux la chute des tyrans.
Il voyait l'univers recevant de la France
Le signal de bonheur et de l'indépendance
Il voyait les humains libres et vertueux". (...)

38 Louis Damin, *Le voyageur curieux et sentimental* (...) par le citoyen Damin, Toulouse, an VIII, p. 63.

strative à cause des blessures reçues pendant la campagne de 1792. Son *Voyage à l'Ile des Peupliers*[39] montre l'ascendant de Rousseau dans des milieux humbles, mais en même temps fait voir combien le progrès des sciences et des arts est cher à des autodidactes qui, d'une façon touchante, mêlent une rhétorique du modèle greco-romain aux épanchements genre pastoral. Les quatre "promenades" (reminiscence de la forme des *Rêveries du promeneur solitaire)*, semblent avoir absorbé tout ce que les "classes laborieuses" regardent comme condition de leur émancipation intellectuelle – et qui ne diffère pas beaucoup de ces nombreux plans d'études ou tableaux des connaissances humaines élaborés par les encyclopédistes et leurs émules.

Ce qui nous frappe encore davantage, c'est le ton sincère du récit, dans lequel le jeune enthousiaste exprime sa fervente foi en progrès, son credo déiste et son admiration pour le spectacle de la nature. On ne saurait reconnaître dans le portrait fait par le citoyen Arsène Thiébaut, le vrai visage de Jean-Jacques, mais le plaidoyer qu'il fait de sa vie et de sa doctrine sont le partage de beaucoup de ses contemporains.

Si l'on envisage aujourd'hui la longue liste des *Voyages à Ermenonville* écrits dans le premier quart du XIXe siècle, on doit admirer la persévérence des fidèles de Jean-Jacques allant contre le courant des haines de l'administration et des défenseurs du trône et de l'autel. Dans ces années troubles et inquiètes "la lecture de Rousseau suscite le réveil de l'« espérance » et de la « générosité », elle libère, elle offre un avenir"[40].

Curieux documents que ces relations tombées en oubli, où bien des réminiscences de celles publiées au XVIIIe siècle se répètent[41]. Les fervents accourent toujours à Ermenonville, mais le beau parc devient une ruine. Les pèlerinages se multiplient, les disputes reprennent de plus belle, tandis que "l'Ile des Peupliers est déserte; la tombe muette est profanée par une foule de noms obscurs inscrits sur la pierre, les eaux du lac sont troublées; la forêt s'éclaircit tous les jours sous la hâche du bucheron (...) Ermenonville n'est plus"[42].

C'est l'âge des extases des jeunes romantiques qui ne craignent pas la solitude, les ruines, le délaissement du parc et du château. Ils viennent dans l'ancien jardin poussés par "ce dégoût qui se développe tôt ou tard dans l'homme, et qui l'attend même au faite des grandeurs, comme il

---

[39] Arsène Thiébaut *Voyage à l'Isle des Peupliers*, Paris, An. VII (1798). En 1819 Thiébaut publie un *Voyage à Ermenonville* qui, tout en reprenant plusieurs fragments du premier, en diffère considérablement.

[40] Jean Roussel, op cit., p. 286.

[41] Le régistre des voyages à Ermenonville, en prose et en vers apies 1800 est assez long – en voici les publications les plus importantes:

Alexandre Laborde, *Description des nouveaux jardins de la France et de ses anciens châteaux. mêlée d'observations sur la vie de la campagne et la composition des jardins*, Paris 1808.

F. Fayolle, *Descriptioon d'Ermenonville*, Paris 1809.

F. L. Jourdan, *Voyage à Ermenonville*, Paris 1813.

Le Normand (avocat), *Lettres à Sophie ou Itinéraire de Paris à Montmorency à l'hermitage et l'Ile des Peupliers, en passant par Chantilly*, Paris 1813.

A. J. P. L. (Jean) Cohen, *Voyage à Ermenonville*, Paris 1814.

Stéphanie de Genlis, *Voyages poétiques d'Eugène et d'Antonine*, Paris 1818.

Anonyme (N. Boulanger), *Le Premier voyage d'un Parisien*, Paris 1819.

Arsène Thièbaut de Bernaud, *Voyage à Ermenonville*, Paris 1819.

J. B. E. B. S., *Voyage à Ermenonville* dans: *Voyages en France et autres pays*, 1824.

Trois jours en voyage ou guide du promeneur à Chantilly, Mortfontaine et Ermenonville, Paris 1828.

[42] *Trois jours en voyage ou guide du promeneur...*, p. 73-74.

le suit dans l'abîme des maux (...) c'est le veternum de Catulle et d'Horace; le spleen des Anglais, le desengano des Espagnols"[43].

Il faudrait rappeler ici autre chose que ces rêveries mélancoliques. La distance des années permet de juger plus sainement le passé et comprendre mieux le rôle des Lumières. Face au sarcophage saccagé de Jean-Jacques, F. L. Jourdan, accompagné de son fils, prononce ces paroles caractéristiques en 1813: "Ce n'est pas Rousseau ni Voltaire qui ont hâté la Révolution; la monarchie déjà épuisée sur la fin du règne de Louis-le-Grand, tombée entre les mains inhabiles et avilies du régent, abandonnée enfin à sa destinée sous le voluptueux Louis XV, n'était-elle pas parvenue à ce point inévitable de catastrophe, communs à tous les états vieillis sous un roi honnête homme, mais dépourvu de l'énergie nécessaire pour **réfondre en entier le mécanisme du corps social?"** (c'est moi qui souligne, E. R.)[44].

Face à ce texte significatif il faudrait mettre les *Voyages poétiques d'Eugène et d'Antonine* de Mme Stéphanie de Genlis qui lors de sa visite d'Ermenonville en 1818 ne tarit pas d'invectives contre les "philosophes" et surtout contre leur élève, Arsène Thiébaut, en parodiant son style et en tempêtant contre "les abominables maximes et les sophismes les plus extravagants"[45].

Pourtant, malgré toutes ces réserves, malgré la dégradation du lieu où est mort Jean-Jacques, vers les années vingt du XIXe siècle, on voit paraître à Paris des guides illustrés d'Ermenonville et, ce qui est plus important, des ouvrages destinés à la jeunesse faisant à pieds un tour du pays. Je me bornerai à l'évocation d'un petit livre, paru en 1819 et intitulé: *Le premier voyage d'un Parisien ou Promenades d'un écolier en vacances,* et qui contient des phrases significatives, qui doivent servir à l'éducation de la jeunesse: "gardons-nous d'affliger les mânes d'un écrivain malheureux qui, doué de qualités éminentes, donna dans beaucoup d'erreurs, mais fit souvent aussi servir son éloquence au triomphe de la raison, et qui fut, toute sa vie, jouet et dupe de son excessive sensibilité"[46].

Il suffit de se rappeler en quel moment historique fut formulé ce jugement pour comprendre mieux combien de contradictions cachait en elle "une nouvelle crise de conscience européenne" et quel problème posent encore aujourd'hui les pèlerinages à Ermenonville, si peu connus et dignes d'être tirés de l'oubli.

Compte-rendu par: Zofia Libiszowska

---

[43] Alexandre de Laborde, *Description des nouveaux jardins...* 1808, p. 2.
[44] F. L. Jourdan, *Voyage à Ermennoville,* 1813, p. 26.
[45] Mme la Comtesse de Genlis, *Voyages...,* 1818, p. 6.
[46] Anonyme (N. Boulanger), *Le Premier voyage d'un Parisien* 1819, p. 22.